



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

LONGCHAMP.

PARMI les personnes qui suivent la tradition, beaucoup sont les premières à se récrier contre cette tyrannique habitude de promenade pendant trois jours de recueillement et de pratiques chrétiennes. Pourquoi, demande-t-on chaque année, cette foule en voiture, à cheval et à pied? pourquoi cette rivalité de modes et de toilettes, chacun allant faire parade de sa figure, ou de l'art de son coiffeur, de son tailleur ou de sa couturière? Eh, mon Dieu! où en serait le commerce, s'il n'y avait pas cette espèce d'exposition vivante, ce thermomètre du goût fashionable? N'est-ce rien que de donner aux femmes un spécimen pour la forme d'un chapeau, la coupe d'une robe ou la couleur d'une étoffe? Combien de gens ennuyés, de pe-

tites-maitresses blasées, de maris affairés, de jeunes gens désœuvrés, rêvent, quinze jours auparavant, à l'effet qu'ils produiront, et, quinze jours après, à l'effet qu'ils ont produit. Bien des habitués de Longchamp, pauvres geais couverts des plumes de leurs fournisseurs, profitent mal de cette promenade salubre, par un beau soleil et au milieu des arbres bourgeonnans; les uns fatiguent eux et leurs montures de louage; les autres paraissent avec éclat à cet étalage annuel, aux dépens d'économies faites sur le nécessaire; ceux-ci, exténués par le carême, vont se nourrir de poussière; ceux-là, gens à parapluies, circulent lentement du boulevard Montmartre au boulevard des Italiens, et croient avoir fait leur Longchamp.

Les trois jours de Longchamp n'ont pas, comme d'ordinaire, convoqué le ban et l'arrière-ban des élégans et des élégantes. Les fiacres étaient plus nombreux que les équipages, et les toilettes n'avaient pas osé annoncer le printemps à cause de l'atmosphère pluvieuse. Les

Anglais étaient en majorité à cette représentation presque statistique des fortunes. Enfin, ce qu'on remarquait de plus nouveau, c'était un cheval de bois à ressort, deux voitures mécaniques sans attelage, et un fiacre à quatre chevaux.

— Les modes de Longchamp n'étant pas comptées seulement par celles qui paraissent aux promenades du jeudi et du vendredi, nous passerons cette fois une revue des magasins de modes où se sont créés les plus jolis modèles qui, sous le titre de *modes de Longchamp*, sont destinés à toute la saison qui suit cette brillante solennité. Nous pensons ainsi répondre aux besoins de la multitude d'étrangers qui, choisissant cette époque pour venir à Paris faire leurs emplettes de modes, trouvent dans notre journal l'indication des maisons qui doivent leur convenir. En faisant l'énumération des principaux magasins de Paris, et rappelant leurs différens genres, nous satisfaisons à beaucoup de demandes qui nous ont été faites en ce genre.

— Les coupes des chapeaux sortis des magasins de M. Herbault, sont décidément *rondes évassées*, et destinées à se placer très en arrière de la tête; de cette façon les coques ou touffes de cheveux sont entièrement à découvert, et le front se voit en entier. Sous ces passes sont placés quelques ornemens de ruban ou de blonde. La forme des chapeaux d'été est moins petite que celle des chapeaux d'hiver. Beaucoup de pailles blanches, ornées de quelques branches de fleurs étrangères. Les plus élégans ont une ou deux plumes plates placées sur le côté. Les capotes sorties de chez Herbault n'ont pas la passe aussi étroite que celles que nous avons vues cet hiver; ces capotes sont en crêpe ou étoffes de soie, ayant des ornemens très-légers: une ou deux branches de fleurs, ou des nœuds de ruban de gaze aussi simples que possible. — En général, les modes de chez Herbault se distinguent plus par leur fraîcheur et leur grâce, que par la com-

plication de leurs ornemens. Elles ont un type à elles, que leur description ne saurait rendre, mais que nous nous efforçons de reproduire dans tous les modèles que nous puisons à cette source élégante.

— M^{me} Célianne* a fait aussi paraître de charmans chapeaux au moment de Longchamp. Elle possède une grâce de coupe qui assure le succès à toutes ses modes. Elle a fait, en paille blanche et en crêpe, des chapeaux qui ont été remarqués par cette tournure jeune et gracieuse qui est le signe distinctif de tout ce qui se compose dans ses magasins.

— M^{me} Seuriot** a obtenu une véritable vogue pour des chapeaux faits avec une espèce de marly, aussi serré que le tulle, et qui, se soutenant par la raideur du tissu, ne nécessite aucune doublure, et est d'une transparence et d'une légèreté admirables. Les nuances roses et couleur paille leur conviennent particulièrement, et la fraîcheur des ornemens qui y sont adaptés en font les plus jolis chapeaux d'été. Là aussi on a confectionné les plus gracieuses capotes en paille blanche qui aient été faites pour Longchamp, et beaucoup de chapeaux en gros de Naples glacé dont le reflet est charmant.

— Un chapeau en paille de riz, d'une forme élégante, et dont les ornemens étaient disposés avec le meilleur goût, a obtenu le suffrage de toutes les femmes à la mode, et a fait distinguer de la manière la plus avantageuse, les magasins de M^{me} Angelle*** où il fut exécuté. Deux plumes d'un jaune nuancé, séparées au milieu par un esprit, formaient sur le côté de ce chapeau un élégant bouquet. Les rubans en gaze jaune également nuancée, garnissaient avec beaucoup de grâce l'intérieur de la passe et le bavolet de paille qui se trouvait au bas de la forme. L'en-

* Rue Castiglione.

** Rue Monsigny, n° 1.

*** Rue Choiseul, n° 15.

semble de ce chapeau était parfait. Nous citerons aussi de jolies capotes en gros de Naples paille et en gros de Naples chiné qui sortent de ces mêmes magasins.

— Les chapeaux de chez Simon se font reconnaître par des demi-voiles de blonde employés beaucoup dans ces magasins; des fleurs excessivement bien choisies, et beaucoup d'étoffes de nuances vertes.

— M. Baudrant* a mis dans ses modes d'été tout le bon goût et la perfection qui font remarquer ses modes d'hiver.

— M^{me} La Rochelle, dont les modes sont souvent citées avec éloge, vient de transporter son domicile dans la rue Choiseul, où un local élégant se trouve en harmonie avec les jolis articles qui se confectionnent dans ses magasins.

ROBES. — On veut faire reprendre les volans dans quelques grands ateliers de couturières. Plusieurs robes, sorties de chez Victorine et Palmyre, ont été faites avec cet ornement. Cependant la majorité sera toujours pour les jupons unis, mais ayant immensément de tour. — On voit des mantelets en quantité, et dans tous les genres de toilettes : mantelets de dentelle noire, de dentelle blanche, mantelets de tulle ou de mousseline brodée, doublés en taffetas de couleur.

— Les pélerines n'ont point subi de changemens. Elles sont toujours très-grandes et descendent sur les épaules. — Quelques redingotes étaient ornées de passementerie, de nœuds de ruban, sur le devant, mais peu d'accessoires compliqués.

— Quant aux étoffes nouvelles qui ont paru avec le plus d'avantage, et qui sont appelées à faire mode pendant tout l'été, il serait trop difficile de désigner toutes les maisons où elles se trouvent, pour ne pas en diviser l'énumération. En commençant par la nomenclature des articles qui se trouvent dans les magasins Sainte-Anne, nous sommes au moins cer-

tains d'indiquer la nouveauté dans tout ce qu'elle offre de plus recherché, et de citer la mode telle qu'elle est adoptée par tous ceux qui apprécient la recherche et le bon goût.

GRANDES NOUVEAUTÉS.

Crépon de l'Indoustan.

Tissu de Sandomir.

Mousseline de Golconde.

D^o Bagdad.

Batiste du Mogol.

Foulards belges.

Satin-Cachemire.

D^o D^o mille-raies.

Sylphides.

Mousselines d'Asie.

Cachemire broché.

Chalys unis et imprimés.

Mousselines de laine.

D^o Thibet.

Amalthées.

Batistes de soie.

Gazes de Memphis.

Mousselines d'Orient.

Hermione.

Ernestine.

Chalys-Cachemires, dessins riches.

Foulards de Lyon imprimés.

Chalys-Cachemires spoulins.

Organdis et Jaconas brochés.

SOIERIES FAÇONNÉES.

Pékin chiné en bouquets.

Gros de Naples phénicien.

Pékin imprimé.

Chiné agathe.

Pékin ombré à bouquets.

D^o broché.

D^o D^o rayé satin.

Gros de Naples chiné écossais.

D^o D^o petits bouquets.

D^o D^o cailloutés.

D^o D^o imprimés zig-zag.

D^o D^o façonné petits dessins.

D^o D^o mille-raies.

Gros d'Amélie.

Gros de Naples cannelé.

Écharpes brodées.

Schalls satin.

Écharpes-Cachemire.

Schalls Tentation.

Fichus et Cravates chinés.

Schalls Cachemire imprimés.

* Rue Neuve-Saint-Augustin.

LE CHEVEU BLANC.

C'était la première fois que Marie devait aller au bal ; depuis cinq mois qu'elle était devenue mère, absorbée par les devoirs impérieux et doux de la maternité, elle avait oublié le monde et ses plaisirs ; mais ce bal les lui rappelait, et elle s'occupait de sa parure avec une joie de jeune fille et d'enfant. Les coussins du divan avaient disparu sous cette foule de jolis riens qui composent la toilette d'une femme, et c'était avec une sorte d'émotion qu'elle regardait cette robe étendue qui semblait déjà dessiner les contours de sa taille charmante, et les frais rubans aux capricieux replis, et l'écharpe nuancée, et le bouquet, présent de Paul, que, dans son enfantillage de jeune mère, elle avait déjà dix fois comparé à la joue de Blanche endormie, au risque de troubler son léger sommeil.

Cependant un peu de crainte se mêlait au plaisir de Marie ; elle se sentait timide, car elle avait presque oublié qu'elle était belle ; Paul ne le lui disait presque plus ; Paul l'aimait bien pourtant, mais son amour était devenu une chaleur douce et continue dont elle était pénétrée de partout sans voir briller et pétiller la flamme. Elle voulait être trouvée belle devant Paul, elle voulait que l'admiration des autres le fit ressouvenir de son bonheur, et ses projets de vanité devinrent des rêveries d'amour, et tout en rêvant d'amour elle se voyait parée de sa robe légère, elle entendait la musique excitante du bal, elle sentait tous les regards se fixer sur elle, et elle s'approcha à petits pas de sa toilette où elle se vit belle, belle à se charmer elle-même. C'est que cela rend belle de devenir mère ; il y a loin de la jeune fille à la jeune mère : la jeune fille plaît aux yeux, mais la jeune mère touche le cœur ; il y a de la pensée dans son regard, il n'y fait pas toujours beau, la

crainte s'y place à côté de l'espoir ; pour compléter la beauté d'une femme, il faut qu'elle ait été animée de toutes les tendresses.

En se voyant si belle, Marie avait relevé sa tête par un vif mouvement d'orgueil, elle se sentait reine, et elle soulevait sa fraîche guirlande pour la poser sur son front, quand elle aperçut un cheveu blanc qui brillait comme un fil d'argent au milieu de ses noirs cheveux ; elle poussa un petit cri et retira vivement sa main comme si elle se fût piquée ; sa guirlande lui échappa, elle la suivit de l'œil comme un roi déchu verrait tomber sa couronne, et elle resta étourdie et terrassée par la soudaineté de sa chute, car son sceptre de salon ne s'était pas usé entre ses doigts, le tems ne l'avait pas vermoulu jour à jour ; non, il lui était arraché ; d'un seul coup elle était renversée du faite de la puissance. C'était l'éclipse au plus beau du jour, une pensée de mort au milieu d'une fête, et, dans ce moment, la mort même eût semblé presque douce à Marie, car Paul aurait encore pu la rêver belle, mais Paul la verrait déchuë, flétrie, elle survivrait à son amour ; peut-être aurait-il pour elle de la pitié, de la bonté, cette cruelle bonté de celui qu'on aime, mille fois plus redoutable que sa haine.

Marie s'arrêta ; sa souffrance devenait trop aiguë, et pourtant elle éprouvait un âpre besoin de l'augmenter encore, mais la force lui manquait ; elle courba sa tête humiliée, et sa pensée affaiblie ne sut plus saisir que quelques nuances de douleur. Alors elle se rappela les vieilles femmes du salon de sa mère, le salut distraitemment poli que leur adressaient les jeunes gens, le froid qui régnait dans ce coin du salon, la vie qui bouillonnait dans l'autre ; elle regarda encore ce cheveu blanc, sentinelle avancée, qui l'avertissait des approches de l'hiver ; elle se vit toute semblable à sa grand-mère dont le portrait était placé vis-à-vis d'elle ; il lui sembla sentir sa taille légère se voûter, la chaleur

de son sang s'éteindre et sa jeunesse s'effeuiller comme la blanche marguerite entre les doigts de la jeune fille qui l'interroge.

Toutes ces pensées avaient froncé son noir sourcil, elle aperçut les rides qui plissaient son front, elle ferma les yeux pour ne se plus voir, et une larme brillait au bord de sa paupière, quand un cri de Blanche la fit tressaillir; elle courut au berceau, le balança doucement; les cris de l'enfant s'apaisèrent peu à peu, et Marie, épiant la cause d'une souffrance qui depuis quelques jours renaissait sans cesse, glissa son doigt entre les lèvres de sa fille, et sentit la pointe d'une première petite dent. Un sourire de joie vint éclaircir ses traits; tout est bonheur pour le cœur d'une mère, la première dent l'émeut presque autant que le premier sourire: ce sont autant d'échelons d'où s'élance un nouvel espoir.

Marie resta penchée sur le berceau; elle contemplait d'un regard attendri ce calme et doux visage sur lequel la douleur venait de passer, comme le vent ride la surface de l'eau sans y laisser aucune trace. Toute sa pensée s'absorba dans cette contemplation, et elle tomba dans une de ces rêveries de mère qui franchissent l'espace et le tems. Bientôt elle crut entendre sa fille balbutier quelques mots, puis courir et s'abattre, puis s'élever comme un jeune pin. Alors elle la para de tous les charmes dont elle venait de se dépouiller, elle l'orna de ses cheveux noirs, de ses fraîches couleurs; elle la vit jeune fille vive et rieuse; Blanche n'était encore que jolie, elle la rendit charmante en l'animant d'une première pensée d'amour; et Marie recommença à entendre la musique du bal, à s'occuper des apprêts d'une parure qui n'était plus pour elle; elle plaça le léger manteau sur les blanches épaules de sa fille, et elle se retrouva la reine du bal, bien plus reine qu'auparavant, reine par la grâce de sa fille.

C'était de l'amour-propre qui faisait

battre si vivement le cœur de Marie, mais comme il s'était épuré en parcourant ce long chemin, ce n'était plus une jouissance sèche et stérile, c'était un germe d'espérance qui fécondait tout son avenir, et sa pensée pénétra plus avant encore dans les destinées de sa Blanche: elle la vit bientôt aimée d'un autre Paul; elle écouta les naïves confidences de ses jeunes amours; elle mêla ses inquiétudes de mère aux vagues inquiétudes de la jeune fille; elle rougit de sa rougeur; elle palpita de son trouble; elle se rassura de son espoir; puis elle la para du bouquet virginal; elle la transforma en jeune épouse charmante et adorée, et l'aperçut enfin, penchée comme elle, au berceau de sa fille. — Oui, mais elle aura aussi des cheveux blancs, dit-elle; et la larme brillante, qui roulait au bord de sa paupière, tomba sur la joue rosée de l'enfant.

(GYMNASÉ LITTÉRAIRE.)

UN BAL.

Le bal de M. Alexandre Dumas s'est ouvert à dix heures. Indépendamment de ses jolis salons et d'un brillant orchestre, on remarquait les salles de jeu et du buffet, peintes à fresque par les premiers talens de la jeune peinture.

On voyait dans la première salle deux panneaux peints par M. Barge, représentant un lion et un tigre, puis une scène entre Phœbus et Esmeralda, par M. Ziegler; la scène d'empoisonnement de *Lucrèce Borgia*, par M. Louis Boulanger; la mort de M^{me} de Gyac, par M. Tony Johannot; trois scènes de *la Tour de Nesle*, par M. Clément Boulanger; le roi Rodrigues fuyant et blessé, par M. de La Croix; un plafond, une porte, et deux anges soutenant deux médaillons, par M. Nanteuil; puis un entre-deux de fenêtres, par M. Châtillon, nous montrant Charles VII jouant avec son faucon.

Dans la deuxième salle, un vaste panneau peint par M. Granville, représentant, à la manière de Dantan, les bustes des principaux artistes. Un orchestre-caricature et le Debureau, par M. Jadin; *l'Auberge des Adrets*, par M. Geniols; la danse bouffonne de *l'Ours* et le *Pacha*, par M. Foret; enfin joignez à tant de richesses les ornemens peints par les artistes des Menus-Plaisirs, et vous jugerez des belles fresques improvisées chez M. Dumas.

L'effet pittoresque de ce bal déguisé, si nombreux, si riche en costumes divers, ne peut se rendre par une stérile analyse. Nous ne pouvons non plus citer tous les genres de mérite qui s'y trouvaient réunis, et l'heureux mélange que le hasard produisait. A côté de la vénérable figure du général Lafayette et du visage sévère d'Odillon-Barrot, ressortait la tête bretonne et le costume vendéen de M. de Beauchesne; le spirituel directeur de *la Mode* coudoyait deux représentans du peuple en ceintures tricolores; puis la Marine, traduite par Camille Roqueplan et Eugène Sue, la Musique par Zimmermann, Fétis, Plantade, puis venait Etex, le sculpteur, travesti en femme andalouse, avec sa mantille de dentelle noire; suivait l'excellent et aimable bibliophile Jacob, sous le bonnet pointu d'un paillasse; Frédéric dans son classique costume de *l'Auberge des Adrets*; mais cette fois tout parsemé de paillettes, et le front ceint d'une guirlande de roses; M^{lle} Georges, en paysanne napolitaine, M^{me} Volnys, M^{me} Albert, M^{me} Allan, deux des demoiselles Noblet, toutes les beautés enfin de nos grandes et petites scènes parlantes, chantantes, fleurs fraîches et roses cueillies à chacun de nos théâtres, formaient un ravissant bouquet, mêlées, confondues à des flots d'hommes d'armes, d'écoliers, de truands du moyen-âge.

Au milieu des éclatans costumes de toutes les nations et de toutes les époques, on remarquait le nouveau vêtement qui devait paraître à Longchamp. Celui que

portait M. Granville, et qu'il a perfectionné, nous a semblé joindre l'élégance à l'utilité, c'est-à-dire qu'il s'est éloigné davantage du vêtement des disciples de Saint-Simon, habillement qui était la base du costume projeté pour Longchamp. Nous pensons que la tunique devrait être plus longue, pour éviter les méprises des petits enfans qui courent les rues de Paris; ils croiront au premier aspect retrouver quelques variétés de saint-simonien, et ce n'est sans doute pas l'intention des nouveaux fondateurs.

A quatre heures, les tables du souper ont été dressées, et quatre fois elles ont été renouvelées.

A six heures, la lumière du soleil remplaçait celle des bougies; danseurs et danseuses ne paraissaient pas s'en apercevoir.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

CLARISSE HARLOWE,

Drame en cinq actes et en prose, par M. Dinaux.

Je conçois qu'à l'époque où le roman de Richardson parut en France pour la première fois, il dut y exciter une vive curiosité. Il faut savoir comment était constituée alors la société française, quelles étaient ses mœurs, ses occupations, ses goûts, pour bien comprendre tout ce que *Clarisse Harlowe* devait soulever de passions. L'énervement avait gagné de proche en proche tous les ordres de l'état; les mœurs insouciantes, frivoles, lascives, des salons de Marly, avaient fait invasion dans toutes les classes; c'était le règne des maîtresses, des livres licencieux, des intrigues de tout genre; et ce qu'il y a peut-être de plus surprenant dans ce dix-huitième siècle, c'est qu'au milieu de cette dissolution, il y avait des philosophes, des moralistes, des querelles religieuses; qu'on s'occupait presque en même tems des romans de Crébillon et de Montes-

quieu, d'Hamilton et de Vauvenargues, de M^{me} de Pompadour, des discussions du parlement, de l'expulsion des jésuites, des libertés de l'église gallicane, des vers érotiques du prieur de Chaulieu. Philosophie, arts, belles-lettres, s'étaient venus noyer dans cette dépravation. Les plaisirs, l'amour, les fêtes étaient la grande affaire; l'art n'était qu'une superfluité ou un délassement pour la satiété. On discutait un paradoxe de Fontenelle après souper; on admirait les peintures de Boucher, le peintre des Grâces, dans l'intervalle de l'orgie. Explique qui pourra ce dix-huitième siècle brillant, poli, sensuel, débauché, philosophe, artiste, poète; ce dix-huitième siècle qui réunit tant de qualités, tant de défauts, d'erreurs, de dérèglements et de vices. Eh bien! c'est au milieu de cette société que tomba le roman de *Clarisse Harlowe*.

Quelque dramatique que puisse être l'histoire de *Clarisse Harlowe*, elle ne nous semble pas néanmoins avoir les conditions nécessaires d'une représentation théâtrale. Le drame vit de mouvement et d'animation; il lui faut plus qu'une passion *contemplative*, si je puis ainsi m'exprimer. Il n'y avait pas assez de sève dans le roman pour fournir à la vie du drame. Une épreuve est venue confirmer la vérité de notre opinion.

Un jeune écrivain, dont le talent dramatique se recommande par d'honorables succès, s'est emparé du roman pour le traduire sur la scène, et contrairement à l'usage qui admet une grande latitude dans ces sortes d'imitations, il s'est appliqué à reproduire le roman avec la plus exacte fidélité. Il était difficile sans doute de se conformer au roman et de faire un drame conçu avec art. Cette difficulté n'aurait pas dû échapper à un écrivain de l'expérience de M. Dinaux. Aussi le drame de *Clarisse Harlowe*, si admirablement rendu par M^{lle} Mars et M. Bocage, dans quelques-unes de ses parties, a complètement échoué à la première épreuve.

Littérature.

Le grand tableau de Monvoisin, représentant les derniers jours du fier Ali-Pacha consolé par la belle Vasiliki, esclave grecque, a inspiré à M. Poitevin quelques vers qui lui présagent un rang dans les fastes littéraires de notre époque.

La révolution qui s'est opérée dans la versification moderne, est une source d'écueils contre lesquels nos jeunes auteurs viennent souvent échouer, et que M. Poitevin a esquivés avec un rare bonheur. Il a su allier à la rectitude et à l'élégance des classiques, la grâce et l'entraînement qui nous subjuguent dans le romantisme. Ses personnages sont dessinés et coloriés avec autant de soin que dans la composition du grand-maitre; il peint l'âme de Vasiliki, telle que son admirable visage la reflète; il nous intéresse au criminel Ali, à ce point qu'on se demande qui, de la plume ou du pinceau, sait produire les plus belles images, et faire pardonner à l'histoire un de ses plus néfastes souvenirs.

Nous citerons à nos lectrices la Prière de Vasiliki, pour laquelle M. Hertz a composé une musique délicieuse.

PRIÈRE.

Reine des cieux, Vierge Marie,
C'est toi que j'implore aujourd'hui;
Si Dieu veut rappeler à lui
Mon bien-aimé, celui dont la vie est ma vie,
Sois son appui!

C'est mon époux, Vierge Marie,
D'un Dieu justement irrité
Fléchis la terrible équité!
Qu'il échappe aux tourmens que réserve à l'impie
L'éternité.

Étranger à notre loi sainte,
Pour lui n'est-il pas de pitié!
Ses remords ont tout expié...
Ne le rejetez pas de la céleste enceinte;
J'ai tant prié!

Souvent à sa juste vengeance
Pour arracher un criminel,
Je disais d'un ton solennel :
Pardonne, si tu veux mériter l'indulgence
De l'Éternel !

Il pardonnait... à ma parole,
A ce cri de l'âme échappé,
De trouble il paraissait frappé :
Ai-je séduit son cœur par un espoir frivole ?
L'ai-je trompé ?

Vierge sainte sois lui propice !..
Mais si ton inflexible fils
L'a marqué du sceau des maudits,
Ah ! fais que nous soyions dans le même supplice
Tous deux unis !

PROSPER POITEVIN.

Album.

Lady Byron, veuve du grand poète, et sa fille Adda, vivent très-retirées dans leur campagne d'Hanger-Wood, près Harrow.

— *Le John Dougan* est arrivé d'Afrique, apportant des nouvelles de l'expédition commerciale de Liverpool au Niger, sous le commandement de M. Richard Lander. Ce hardi voyageur a atteint le château de Cape-Coast le dimanche 7 octobre, après avoir quitté Milfort depuis 72 jours. Les deux bâtimens ont passé par l'île de Los, Sierra-Leone, et autres endroits, pour renouveler leur charbon. A Cape-Coast, le gouverneur, M. Maclean, a prodigué à l'expédition ses bons offices. Là, M. Lander a été assez heureux pour rencontrer des naturels du pays disposés à l'accompagner dans sa périlleuse recherche des sources du Niger. Ceux d'entre eux, dont l'un est le fils du roi du pays, parlent et

écrivent l'anglais ; ils lui seront ainsi d'un grand secours.

L'expédition devait se remettre en route au mois d'octobre, et se diriger vers le Niger. Les équipages étaient en parfaite santé. On attend avec impatience le résultat de cette seconde entreprise.

LILIUM-ROSA.

Jamais vogue ne fut plus prononcée, ou au moins plus subite que celle qu'obtient le LILIUM-ROSA. Déjà ce nouveau cosmétique se trouve sur toutes les toilettes du bon ton de la capitale ; en moins d'un mois des milliers de bouteilles ont été enlevées, et les demandes se multiplient chaque jour.

PROPRIÉTÉS.

Le LILIUM-ROSA est suave ; il a la vertu d'adoucir la peau, de ranimer le teint, de prévenir les aspérités, les boutons, et d'amortir le feu du rasoir. Beaucoup de nos élégantes emploient ce cosmétique pour entretenir la blancheur et le velouté de la peau, et elles font le plus grand éloge de son efficacité. — Le prix de la bouteille est de 3 francs.

Le LILIUM-ROSA VIERGE, qui est d'un parfum rare et jusqu'à présent inconnu, se débite par flacon de 5 francs,

Chez MAUREL, rue du Four-Saint-Germain, n° 82 ; à l'entrepôt de l'Eau Merveille de Brescon (contre la chute des cheveux), boulevard de la Madeleine, n° 1 ; à l'Administration des Annonces aux Journaux, place des Victoires, n° 3 ; place Baudoyer, n° 9 ; M^{me} BONTemps, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 46, et à Rouen, chez M^{me} veuve LOISEL, Grande rue, n° 56. (*Affranchir.*)

A ce Numéro est jointe la planche 965.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Etranger, 10 fr.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

Chapeau en paille de riz des M^{mes} de M^{lle} Angille et C^{ie} rue de Choiseul N.º 18.
 Robe en mousseline brodée doublée en soie et Mantelet de dentelle des M^{mes} de M^{me}
 Minette rue de Rivoli N.º 34.

17
10
37
32

P

LE
soient
tuniqu
gotes
coins
jupon
qui le
en tal
les en
sur le
rie su
Une c
bien a

—
plats
et vie
milieu
du m
jusqu
nière
répét
man
plis.